



HAL
open science

L'APÔTRE DU POSITIVISME ANGLAIS

Michel Bourdeau

► **To cite this version:**

Michel Bourdeau. L'APÔTRE DU POSITIVISME ANGLAIS. Cahiers philosophiques, 2022, N° 166 (3), pp.139-144. 10.3917/caph1.166.0141 . hal-03803784

HAL Id: hal-03803784

<https://hal.science/hal-03803784>

Submitted on 6 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'APÔTRE DU POSITIVISME ANGLAIS

Matthew Wilson : *Richard Congreve, Positivist Politics, the Victorian Press, and the British Empire*; Cham, Palgrave Macmillan, 2021.

Alors que l'histoire du mouvement positiviste français reste presque tout entière à écrire, il existe un certain nombre d'excellents travaux sur les positivistes anglais, signe sans doute que leur action a marqué davantage leur pays. Le mouvement est dominé par les deux figures de Richard Congreve (1818-1899) et de Frederic Harrison (1831-1923). Pour ce dernier, on disposait déjà d'une biographie (Martha Vogeler: *Frederic Harrison: The Vocations of a Positivist*, Oxford UP, 1984), mais il n'y avait rien d'équivalent pour le premier. Aussi Matthew Wilson, qui avait déjà consacré un ouvrage au positivisme (*Moralising Space, The Utopian Urbanism of the British Positivists, 1855-1920*; Londres, Routledge, 2019), a entrepris de combler cette lacune. L'ouvrage est composé de sept chapitres, qui se laissent regrouper en deux grandes parties, la césure étant marquée par l'adhésion publique au positivisme et la renonciation à la brillante carrière universitaire à laquelle pouvait alors prétendre le membre de l'église anglicane qu'était Congreve.

Les années d'apprentissage. Né dans une famille de paysans aisés, Congreve, en 1827, est envoyé à Boulogne étudier dans un établissement dirigé par un de ses oncles, de confession évangélique. De 1832 à 1854, on le retrouve dans deux des établissements les plus prestigieux d'Angleterre, Rugby et Oxford, où il est successivement élève puis enseignant.

Les cinq années qu'il passa à Rugby le marquèrent pour toute sa vie. Décisive en particulier fut l'influence de Thomas Arnold, qui dirigeait alors l'école et le prit sous sa protection (44-45). Partisan de cette *Broad Church*, qu'Élie Halévy décrivait comme un « mélange de latitudinarisme et de puritanisme », et grande figure du système éducatif d'alors, celui-ci lui inculque un sens aigu du devoir, et l'idée que l'Église a un rôle de premier plan à jouer dans la société. Congreve lit aussi Robert Owen et la révision de la loi sur les pauvres développe en lui un intérêt pour la question sociale, en consonance avec ce qu'il trouvera plus tard chez Comte.

De 1837 à 1845, il est étudiant au Wadham College, à Oxford. L'ambiance qu'il y retrouve n'est guère différente de celle qu'il vient de quitter. La prégnance des questions religieuses y est encore plus forte. Les deux tiers des étudiants ne s'y destinent-ils pas à devenir clergymen? Il passe son BA en 1840, et est ordonné diacre en 1841; en 1843, il passe son MA et est ordonné prêtre. L'Angleterre traverse alors une grave crise économique. Avec le chartisme, l'intérêt de Congreve pour les questions sociales se confirme et c'est le moment où il commence sa carrière de publiciste.

En 1845, il est appelé à Rugby comme professeur mais il se heurte à l'hostilité de ses collègues, jaloux de sa rapide promotion. Son caractère ombrageux et entier ajoutant à ces difficultés, il est congédié en 1848 (115) et en profite pour partir six mois avec certains de ses élèves en Europe, plongée alors dans les tourments révolutionnaires.

En 1849, il retourne au Wadham College, où il restera six ans, et occupera même quelque temps les fonctions d'*Humanity lecturer* (1849-54; p. 118). Son enseignement est très apprécié des étudiants, notamment d'un petit groupe de trois d'entre eux, Harrison, Beesly et Bridges, qui deviendront plus tard à leur tour de grandes figures du positivisme anglais.

L'apôtre du positivisme anglais. Si Congreve est entré dans l'histoire, c'est toutefois en tant que positiviste. Cette seconde carrière se décompose en trois grandes étapes : une lente adhésion suivie, en 1856, par une prise de position publique iconoclaste, qui lui assure la célébrité, mais aussi la solide hostilité de l'*establishment*, puis après 1877, par un isolement progressif, ses plus fidèles soutiens londoniens refusant de le suivre dans sa décision de rompre avec les positivistes parisiens.

La lente adhésion. C'est en février 1853 que Congreve fit connaître à Comte qu'il adhérerait au positivisme et, s'il faudra attendre encore quelques années pour que cette adhésion transparaîsse dans sa vie publique, c'est qu'il s'agit d'un long processus, commencé en 1845 quand, professeur à Rugby, son ami Blackett lui fait lire un ouvrage de Lewes. Il ne faut en effet jamais perdre de vue ce que la réception de l'œuvre de Comte a d'assez exceptionnel. Autour de 1825, l'auteur du *Plan des*

travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société est une personnalité très en vue de la vie intellectuelle parisienne. Il fréquente Guizot, Lamennais, et l'ouverture du *Cours de philosophie positive* se fait devant un parterre composé des plus grands savants. Mais, après la crise cérébrale de 1826, c'est l'occultation la plus totale et il faudra attendre les articles de Littré dans *Le National*, en 1844, pour que le public français entende à nouveau parler de Comte. Il n'en allait pas de même en Angleterre, et c'est là que le *Cours* a trouvé ses premiers lecteurs. Dès 1838, David Brewster publie un compte-rendu élogieux des deux premiers volumes dans la prestigieuse *Edinburgh Review*. En 1841, Mill, qui avait été très impressionné par la lecture du *Plan*, qu'un ami saint-simonien lui avait fait lire en 1828, entre en correspondance avec Comte, qui se trouve ainsi en contact avec les radicaux anglais (Grote, Molesworth, Austin, Lewes). Comme ce sera le cas avec la génération suivante, priment les préoccupations politiques, qui conduiront Mill à la chambre des communes. Mais il ne s'agit alors que d'adhésions individuelles. Même en France, le positivisme ne s'est pas encore constitué en mouvement et c'est bien à Congreve que revient l'honneur de l'avoir implanté en Angleterre.

Quand celui-ci retourne à Oxford, en 1849, il y trouve donc des étudiants lisant le *Cours*, auquel le *Système de logique* de Mill faisait des références nombreuses et élogieuses (p. 121, 125). Mais ils ignorent la politique positive, avec sa dimension socio-historique, qu'il avait, pour sa part, découverte lors d'un séjour à Paris, où il avait rencontré le maître (121-122; d'autres visites suivront, en 1850 (125) puis en 1852 (147) et en 1856 (167-168)) et suivi son premier cours public sur l'histoire de l'humanité. Prêtre de l'Église anglicane, il est toutefois tenu à une certaine réserve et, même à ses élèves les plus proches, il ne mentionne pas le nom de Comte (121). La publication, en 1852, du deuxième tome du *Système* et du *Catéchisme positiviste*, le conduit à faire un pas supplémentaire. Invité à donner, à Coventry (1853) puis à Édimbourg (1855; p. 160-161), des conférences publiques qui connurent un vif succès, il y traite de l'histoire générale de l'Occident (151). La politique positive est maintenant bien là: l'empire romain d'Occident préfigure la république occidentale, et le parallèle avec l'Empire britannique est déjà en toile de fonds; mais Congreve continue d'avancer masqué et seul un positiviste comme Henri-Dix Hutton pouvait y discerner la dette envers Comte (162).

Un apôtre infatigable. La première référence écrite à Comte se trouve dans la traduction de la *Politique* d'Aristote, publiée en 1855 (165). Pour l'achever, Congreve avait sollicité l'aide de ses étudiants, qui découvrent ainsi l'adhésion de leur mentor à la politique positive. Ayant définitivement renoncé à réformer le système des études à Oxford, Celui-ci met un terme à la double vie qu'il menait depuis quelques temps et s'engage tout entier dans la nouvelle voie qui s'ouvrait devant lui. En 1857, il se démettra de son statut de clergyman pour mieux se préparer au sacerdoce positiviste. Surtout, il met ses talents de publiciste au service de la politique positive. Et les coups d'éclat se succèdent. En 1856, *Gibraltar, ou la politique étrangère de l'Angleterre*, le propulse du jour au lendemain sur le devant de la scène. L'idée que cet éperon rocheux pourrait être rendu aux Espagnols soulève une levée de boucliers et le brouille avec bon nombre de ses relations. Un an plus tard, la révolte des Cipayes lui donne l'occasion de récidiver, avec *India*: si les Indiens ne veulent pas de nous, quittons l'Inde, pouvait-on y lire. Les réactions dans la presse furent d'une violence inouïe. Le *Times* le traita de fou et certains de ses meilleurs amis voyaient là comme une sorte de suicide de sa part. Parallèlement, pour faire connaître les motifs qui l'animaient et aider à la diffusion de la religion de l'humanité, Congreve publiait la traduction du *Catéchisme positiviste* (1858).

Des interventions de ce type se succédèrent quasiment jusqu'à la mort de Congreve. Leur liste, qui fait apparaître deux grands axes, montre une profonde fidélité à l'enseignement de Comte, et donne de la politique positive une image fort différente de celle qui a cours aujourd'hui. Une première série porte sur la question sociale et l'instruction populaire (*La question du travail*, 1861; *Sur la presse anonyme*, 1867; *Irlande*, 1868). Mais ce sont davantage ses anciens élèves d'Oxford qui s'illustrent dans ce domaine: Beesly, l'ami de Marx, et Harrison, qui jette les bases de l'actuel droit anglais du travail (246). Le terrain de prédilection de Congreve restait la politique étrangère et les relations internationales. En 1866, c'est *International Politics*; en 1870, il publie des

Considérations positivistes sur la guerre, où il invite ses compatriotes à prendre la défense de la France envahie et à contrer les prétentions hégémoniques de la Prusse; en 1876, c'est *Sur la Bulgarie*, où le Sultan avait massacré les populations chrétiennes. Mais son grand titre de gloire est d'avoir été un des premiers et des plus conséquents anti-impérialistes anglais (*La guerre Ashanti*, 1873; *Adresse aux ambassadeurs chinois*, à l'occasion du sac du Palais d'été, 1877 (297); *Transvaal*, 1881 (307); *Le sort d'Arabi*, sur l'Égypte, 1882 (311); *Le Gouvernement et l'Ouganda*, 1892 (326).

Pour comprendre cette focalisation sur la politique étrangère et ce refus du colonialisme, il y a lieu de bien voir que ce n'était pour lui que la conséquence de son adhésion à la religion de l'Humanité, les relations internationales étant, avec l'éducation, un des deux grands attributs du pouvoir spirituel. De toute évidence, beaucoup plus que ses interventions publiques, ce qui lui tenait vraiment à cœur était la fondation d'une Église positiviste anglaise, avec son culte, ses hymnes, ses prières et ses sacrements. Dès 1859, faute d'avoir reçu la formation requise des prêtres de l'Humanité, celui qui se présente comme vicaire prononce son premier sermon d'apôtre du positivisme (194) mais il ne tarde pas à se heurter aux réticences de ses anciens élèves, qui soutiennent activement son action socio-politique mais manifestent peu d'enthousiasme pour la dimension proprement religieuse du positivisme. Aussi, avec leur concours, crée-t-il en 1867 la *Société positiviste de Londres*, où ses sermons se transforment en simples conférences, et qui s'installe trois ans plus tard au 19 Chapel Street.

Avec la question religieuse, c'est plus généralement la place de Congreve au sein du mouvement positiviste en train de se développer qui est en cause. A sa mort, Comte n'avait pas désigné son successeur, ni conféré le sacerdoce; mais il avait constitué une exécution testamentaire, dont le président, Pierre Laffitte, devint Directeur du positivisme. Dès le début, les relations entre les deux hommes furent tendues, et elles ne cessèrent de se détériorer, notamment en 1862 quand, à l'occasion du cinquième anniversaire de la mort de Comte, Congreve prononça un discours au Père Lachaise. L'enjeu portait sur l'orientation à donner au mouvement. Sans négliger la dimension culturelle de la nouvelle religion, Laffitte n'était pas enclin à lui donner trop d'importance. Il se montrait plus soucieux d'en propager les dogmes et privilégiait l'enseignement. Congreve ne pouvait qu'être en désaccord avec cette position et il apparaissait de plus en plus clairement qu'il se considérait comme le véritable successeur légitime de Comte. Finalement, en 1877, fort de ses succès, comme la traduction du *Système de politique positive*, qui avait ressoudé ses troupes, il entreprit de destituer Laffitte et de prendre la tête du mouvement mais la tentative échoua (289-290) et, plutôt que de se soumettre, Congreve résolut alors de faire sécession.

Un lent déclin. De façon générale, 1877 marque une grande date dans l'histoire du positivisme, qui se scinde maintenant en deux branches rivales. Pour Congreve, l'échec est double: non seulement Laffitte garde la direction, mais il se brouille avec ses plus fidèles soutiens. « Nous n'avons pas quitté une église pour en rejoindre une autre », lui opposent-ils. Certes, l'ancien clergyman est enfin libre de fonder l'Église de l'Humanité, qui reste à Chapel Street, mais il est contraint de dissoudre la *Société positiviste de Londres*, qui cède la place à la *Société positiviste londonienne*, fondée par ceux qui viennent de le quitter et qui vont s'installer à Newton Hall. Désormais, le positivisme anglais est lui aussi divisé et Congreve reportera ses efforts sur le développements des églises locales (Liverpool, Newcastle...). Le souci pastoral en viendra même à entrer en conflit avec l'engagement politique, des prises de positions anti-impérialistes trop radicales risquant d'éloigner des fidèles et de causer du tort à l'Église.

A travers Congreve, c'est à une immersion dans l'Angleterre victorienne que nous sommes invités, un monde qui nous apparaît bien lointain, et que Matthew Wilson fait ressurgir devant nous, avec son Empire, ses étudiants fortunés faisant leur Grand tour en Europe, ses émeutes ouvrières et ses controverses religieuses. Grâce au dépouillement d'archives inédites, l'ouvrage apporte un nouvel éclairage sur des épisodes importants de l'histoire du positivisme. Ainsi, en 1856 c'est sur les instances pressantes de Comte que Congreve se serait résolu à publier *Gibraltar*. Il aurait d'abord refusé, au motif qu'il n'y avait pas de sens à s'en prendre directement à la politique étrangère de son pays; et il fallut que Comte lui rappelle ses devoirs de positiviste. Parallèlement, les disciples

français devaient rédiger un mémoire sur l'Algérie, qui n'a jamais vu le jour (168-169). Chemin faisant, le lecteur croise aussi quelques personnages célèbres, comme George Eliot, dont les liens avec le positivisme sont bien connus, ou les parents de Bertrand Russell (240-41), qui fréquentaient Chapel Street.

Une biographie doit non seulement retracer une vie, mais aussi dresser un portrait, faire comprendre de l'intérieur les motifs de celui qui agit. Par touches successives, l'auteur nous fait ainsi découvrir peu à peu une personnalité complexe. Congreve possédait un fort pouvoir divisif : il a suscité l'admiration, voire la vénération de ses étudiants, mais il s'est aussi attiré constamment les plus vives inimitiés, auprès de ses collègues à Rugby puis dans l'establishment. Personnalité entière, ce n'était pas l'homme des compromis; il n'avait pas peur des conflits et a manifestement fait preuve de beaucoup de courage: pour lui, *The boldest course is the wisest* (194). On peut voir là un effet de cette culture du *dissent*, chère aux Britanniques, et de l'enseignement reçu d'Arnold, auquel il est toujours resté fidèle. Il est même permis de penser que c'est la fidélité à ce qu'il y avait de plus profond dans sa foi religieuse qui l'a fait adhérer à la religion de l'humanité. Mais on découvre aussi un homme très autoritaire (194, 202-203), dont le comportement en famille n'était pas à l'abri de tout reproche, comme le montre notamment son attitude lors du suicide de son beau-père (192-3). Conscient de sa valeur et parfois un peu condescendant, il n'en était pas moins sujet à des épisodes dépressifs assez fréquents.

La présentation des idées de Comte est parfois sujette à caution. La politique positive est constamment décrite comme une utopie. Si l'auteur n'est pas le seul à défendre cette interprétation, elle repose sur une conception de l'utopie qui ne va nullement de soi : ni Comte ni les positivistes anglais ne se considéraient comme des utopistes et ils auraient certainement refusés d'être considérés comme tels. Sur un autre point, en revanche, il n'y a pas de contestation possible. Contrairement à ce qui est dit (vg p. 9, 116) Comte n'a jamais été partisan de la dictature du prolétariat. Qu'il soit partisan de la dictature, c'est incontestable; encore faut-il prendre la peine de se demander ce qu'il entend par là. Que des prolétaires soient appelés à exercer le pouvoir temporel, c'est encore exact. Mais ils l'exercent à titre personnel, et non en tant que représentants d'une classe sociale. Le concept de dictature du prolétariat est un concept marxiste, totalement étranger à la politique positive, de sorte qu'employer le terme à son propos ne peut qu'entraîner de graves malentendus.

L'ouvrage n'en demeure pas moins une contribution de premier plan, qu'on ne peut que recommander à qui veut comprendre l'histoire du positivisme. Pendant près d'un siècle, sa dimension politique a été totalement perdue de vue et il n'a survécu que comme philosophie des sciences. Il n'en allait pas de même dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, quand les positivistes étaient actifs un peu partout sur la planète. Pour s'en convaincre, on lira avec profit une autre biographie d'un positiviste, Turc cette fois, (Erdal Kaynar, *L'héroïsme de la vie moderne, Ahmed Riza (1858-1930) en son temps*; Peeters, Paris-Louvain-Bristol, 2021). La comparaison illustre la force d'attraction, et la diversité, de la politique positive, et devrait nous aider à nous défaire des préjugés qui pèsent encore sur elle.